refuge de Cascaillou

Amandine
Monin

Avant de m'attaquer au vrai poème, plus intime qu'historique, plus intérieur que spatial, je dois être convaincante. Ne pas me laisser entraîner par l'odeur de feu sur mes gants, l'idée de sorcière qu'évoque l'ortie. Attester méthodiquement que là-bas, mérite qu'on s'y attarde sans parler de retour, de beauté ou de vertus. Instruire précisément quelques dossiers, dont le caractère prosaïque ou vital, étoffera la pensée de repères tangibles.

Ensuite il sera temps d'attaquer la structure karstique de mes données de base avec une pluie acide.

Mais d'abord je dois pourvoir mes dossiers, engranger une matière soluble et locale, conglomérer. Toute information caractéristique, toute sensation particulière.
Je me fournis sur place, dès mon arrivée au bar, accompagnée de Pierre.

Ça commence sur la banquette, avec le petit chien saucisson dans les jambes et l'autre, dans les journaux qui embrase la vallée, l'Italien, le chien-loup, « un artifice » disent certains, « un prétexte ».

Le compatriote de Pierre, au dos cassé par la falaise et rencontré par hasard, n'est pas aussi catégorique. Je n'entre pas moi, dans la polémique du pourcentage, je me moque de savoir qui habite en plus grande quantité la bête, je comprends plus tard, que les races croisées ne sont pas protégées par la convention de Berne. Je vois passer l'ombre de l'ours, que les battues à présent autorisées, pourraient vaincre d'un tir.

Le compatriote parle d'une cage d'un piège installé près de la cabane de Cascaillou (Couscaillasse ? Cascailhours ?), pour capturer l'hybride. Une ancienne cage à ours.

Au son du transistor dehors, en fumant mon éco-tabac du Béarn, j'imagine sur une colline, seul, un grand échafaudage de barreaux rouillés, ouvert aux vents glacés, à l'intérieur peut-être, une dépouille d'agneau et qui attend un loup.
Je pense aux doigts gelés sur la détente des fusils, à la petite masse percutante collée à la gâchette qui met le feu aux poudres et qu'on appelle « le chien », je me souviens qu'on dit « l'âme » d'un canon pour désigner sa paroi interne et je me demande ce qu'il extermine l'homme quand il met fin au fauve.

Je glane ensuite quelques praticités auprès du compatriote qu'on appelle le « guide prolétaire », parce qu'il accepte des missions au mont Blanc et travaille parfois pour le comité communal d'animation. Je note que les femmes peuvent à présent exercer elles aussi comme accompagnatrices de montagne, depuis « la généralisation des secours par hélicoptère ». « Avant il fallait porter le blessé sur ses épaules du coup elles étaient recalées à l'épreuve ».
Je retiens aussi l'expression « caravane terrestre », en songeant aux deux Polonais qui gravissent encore dans ma mémoire, les kilomètres de nuit où sont restés fermés les yeux de Tomazs.

Le mot « commotion » se mêle au substrat.

Après avoir énuméré notre habituelle longue liste d'hérésies, Pierre et moi quittons la voiture, nous quittons la longue liste, il y a des chiens qui crient là-bas, et là-bas aussi, ça réveille les nôtres, ça entame nos laisses.

Nous commençons en silence, le dénivelé soudain oblige à réserver la bouche pour l'air. Les sales habitudes convoquent encore quelques critiques sur le non-vivre d'en bas, puis s'estompent avec le bruit des chiens.

En foulant les premiers mètres réellement obliques, j'apprends que les rivières ne sont pas là, pas encore, elles transitent par le dessous, les torrents sont sous terre, je ne sais pas si on parle de synclinaux ou de synclinales, par prudence on peut dire gouttières.

Dans la forêt de hêtres je ramasse aussi le mot « calcite. » Avec calcite, qui barre d'un trait blanc la plupart des cailloux, j'aimerais pétrifier la tradition des vers et ramener en offrande à la médiathèque, un monolithe blanc. Comme le piédestal de granite du cavalier de bronze, qui pèse 1500 tonnes et que l'on a transporté de Lakhta à Saint-Pétersbourg.

Dans la tourbière, les souvenirs forment des huiles. Dans les carottes, au microscope, il y a des traces, des résidus de pollen, du pollen de pins sylvestres, maintenant il n'y en a plus de ces arbres-là, plus dans ce pan de l'histoire, brûlis brûlis, dans les eaux stagnantes on lit le-pan-de-l'histoire et ça n'était pas mieux ; avant, avant, les hommes déjà défrichaient tout. Traces, résidus, calcium « calcis », carbone « carbo », il y a des traces, des circulations fabuleuses dans la sémantique et dans les éléments, je ne peux pas établir de datations précises, pas sentir ce qui n'est plus, dans ma tête je fais bouillir le fruit absent du pin sylvestre, idéal pour les maux de gorge et les extinctions.

Je pense aux paroles de Marianne l'autre jour dans sa boutique quand elle nous expliquait la disparition du terme « herboriste » en 1941 et non réhabilité depuis, avec la formation et le diplôme. Elle a étudié en Belgique mais ne peut vendre sur les mille cinq cents plantes médicinales recensées du monde que les cent quarante-huit autorisées.
Lorsque je lui demande un remède pour les peines d'amour, elle écoute mon cœur et me répond en chuchotant car si tu n'es pas pharmacien, en France, donner un conseil est un délit.
Il y a des brevets, des mains mises
Des plantes et des mots interdits.

Je ne sais pas si tout à fait disparus, ils ont encore un pouvoir.
Je ne sais pas si quelque chose peut disparaître vraiment. La fonte du permafrost libère des virus oubliés, le réchauffement des humeurs fossoie aussi des monstres.
Je me demande où sont réservées les égéries païennes, les animaux totems, les filles du feu.
Si ce qui est perdu motive la vocation de l'artiste, du scientifique, du linguiste. Si les empreintes du passé, dans le solvant ou l'encyclopédie, maintiennent le chercheur en vie, le passé du chercheur en vie, maintiennent, la langue, l'histoire que la langue raconte, l'histoire toujours plus étoffée. Toujours plus loin de sa genèse. Ou plus près.
Dans les lunettes astronomiques, le récit rapporté des peuples, je vois passer l'ombre de l'ours, il sort de terre, il a conduit, pendant ses cent trente jours de coma, l'âme des morts de l'autre côté, il a faim.

Assis côte à côte, devant le paysage noirci d'écobuages trop frénétiques selon la presse locale, Pierre dit : « avant c'était pire ».
Il raconte
Les premiers bastions agricoles
Regrette
La constante hantise de l'ensauvagement.

« Tu sais, le stade terminal de la nature, c'est la forêt. »
Cette phrase souvent répétée me hante.
J'y pense quand j'aperçois les formations de ronces sur les coteaux, quand je fends l'herbe serrée des rives du Vert, difficile, pleine d'insectes. Tôt le matin avec la rosée mes vêtements sont mouillés jusqu'aux côtes.

Aujourd'hui que je relis mes notes pour écrire le vrai poème, l'image d'un astre-forêt grandit, c'est une toute petite planète, recouverte de troncs et de racines, dans la nuit froide qui l'entoure ses arbres hurlent tout leur oxygène comme des damnés.